



Cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre »



Actes de la conférence
« Cinéma marocain : regards multiples
sur une société en mutation »

Casablanca, jeudi 18 janvier 2018



FONDATION
Attijariwafa bank

Pôle Édition & Débats

Tous les actes des conférences du Cycle « Échanger pour mieux comprendre »
sont disponibles sur le site institutionnel : www.attijariwafabank.com

Échanger pour mieux
comprendre

ACTES DE LA CONFÉRENCE

Jeudi 18 janvier 2018

Mot de Bienvenue et annonce du programme

Mme Mouna Kably, Responsable du Pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Panel de discussion

M. Abdelhaï Laraki, Réalisateur

M. Ahmed Boulane, Cinéaste

M. Mohamed Tozy, Sociologue

Modération

M. Abdelhak Najib, Journaliste, Écrivain et Critique littéraire

Séance de questions / réponses

La rencontre en images

Pôle Édition & Débats

Mouna Kably, Responsable

Kenza Lamniji, Chef de Projets

Mot de bienvenue Mme Mouna Kably

Responsable du pôle Édition & Débats, Fondation Attijariwafa bank

Mesdames et Messieurs,

Au nom de M. Mohamed El Kettani, Président Directeur Général du groupe Attijariwafa bank qui n'a pu être présent parmi nous ce soir en raison de contraintes d'agenda, je vous souhaite une bonne et heureuse année, et vous remercie d'avoir répondu présent à notre nouvelle édition du cycle « Échanger pour mieux comprendre ».

La Fondation Attijariwafa bank a choisi, en ce début d'année 2018, de placer les projecteurs sur le cinéma marocain, pour rappeler les efforts déployés au cours des 10 dernières années, à la fois par toutes les parties prenantes de la filière, pour faire évoluer ce secteur culturel qui est, à la fois, créatif et capitalistique.

Nous nous réjouissons de la qualité de l'auditoire et de l'engouement suscité par cette thématique auprès du grand public. Ce sont-là des indicateurs qui ne trompent pas : le cinéma national se porte bien et il a de beaux jours devant lui !

Au cours de la dernière décennie, notre cinéma s'est donc émancipé pour devenir le miroir de notre société. Il a fait preuve d'un professionnalisme et d'une technicité reconnus de tous. Et aujourd'hui, nous sommes heureux de constater que le cinéma marocain traite de tous les sujets de société dans lequel nous nous reconnaissons et qu'il traduit le dynamisme d'un pays émergent dans toute sa complexité.

Grâce à l'arrivée sur la scène d'une nouvelle vague de réalisateurs et d'acteurs formés, pour la plupart, à l'international, le cinéma marocain bouscule désormais les idées reçues et devient même une force de proposition pour tenter de corriger quelques stéréotypes.

D'ailleurs, l'effet ne s'est pas fait attendre puisque le public s'est réconcilié avec la production marocaine et est revenu dans les salles de cinéma.

Sans doute, pour la première fois de son histoire, tous les ingrédients sont réunis pour permettre à notre industrie cinématographique de prendre son envol, en favorisant l'éclosion de nouveaux talents et en libérant toutes les énergies créatives.

Si ces avancées notables ont été accomplies en l'espace d'une décennie, c'est grâce à la sollicitude constante de Sa Majesté le Roi Mohammed VI que Dieu L'Assiste. Dans un message adressé aux participants des Assises nationales sur le cinéma, le 16 octobre 2012 à Rabat, le Souverain affirmait son soutien au secteur et appelait de son vœu un renouveau de la production cinématographique marocaine pour devenir un des leviers du rayonnement de notre pays.

Je cite Sa Majesté Le Roi :

« Attaché à la valorisation de notre capital culturel et artistique, Nous avons toujours porté un intérêt particulier à la question cinématographique, entouré les cinéastes de notre sollicitude et suivi attentivement les plans de mise à niveau et de développement de ce secteur, en prodiguant soutien et protection des productions, initiatives et autres manifestations cinématographiques. »

Plus récemment, le ministère de la Culture et de la Communication a élaboré un plan d'action 2017/2021 pour faire de l'industrie cinématographique, un véritable pilier de développement du Royaume. Ce plan stratégique vise l'amélioration de la production nationale au niveau quantitatif et qualitatif ; l'élargissement de la commercialisation au niveau national ; son rayonnement à l'étranger ; et le respect des droits d'auteur et de la propriété intellectuelle.

Pour évaluer ces avancées, nous sommes heureux de donner la parole à des professionnels reconnus :

Bienvenue à :

M. Abdelhaï Laraki, Réalisateur de cinéma. M. Laraki est diplômé de l'École nationale supérieure Louis Lumière de Paris et titulaire d'une maîtrise en Histoire du cinéma à la Sorbonne et d'un DEA sous la direction de Jean Rouch. De retour au Maroc, il réalise de nombreux courts métrages et produit plusieurs films dont l'Homme qui brodait des secrets de Omar Chraïbi. Son premier long métrage est « Mona Saber » sorti en 2001, puis « Parfum de mer » en 2006. En 2010, il réalise « Les ailes de l'amour » sélectionné au Festival de Tétouan 2011 et au Maghreb des Films 2011 à Paris. En 2015, il réalise « Coupé de l'arbre » et en 2016 « Toile d'araignée »

Bienvenue aussi à

M. Ahmed Boulane, réalisateur de cinéma. Après un passage à la télévision marocaine et un séjour en Italie, il revient au Maroc où il travaille pendant 25 ans dans tous les postes du cinéma : acteur, régisseur, directeur de casting, assistant- réalisateur dans une cinquantaine de longs-métrages pour les plus grands comme Giuliano Montaldo, Carlo Di Palma, Alan J. Pakula, Philippe de Broca, Jean Delannoy, John Landis,... Son premier court-métrage, « Voyage dans le passé », fut un coup de tonnerre au Maroc : il remporte le prix du Vatican et réalise un long métrage.

Son premier long métrage, « Ali, Rabiaa et les autres... » entre directement dans la catégorie des films cultes marocains et remporte plusieurs prix internationaux. Son deuxième long métrage « Les Anges de Satan », réalisé en 2003 arrive premier au box office en 2007 au Maroc et reçoit plusieurs prix internationaux. Ahmed Boulane enchaîne avec « Le Retour du Fils » en 2011 et la « La Isla de Perijil » en 2016.

Pour enrichir notre réflexion sur le cinéma marocain et son effet miroir sur la société marocaine, nous avons le plaisir de compter parmi nous, un professeur d'université, fin observateur des mutations de la société marocaine : Bienvenue à **M. Mohamed Tozy**, Professeur d'université, Sociologue, Politologue, et directeur de l'École de Gouvernance et d'Économie de Rabat. M. Tozy, merci d'être parmi nous.

C'est **M. Abdelhaq Najib**, Journaliste, Écrivain, Critique d'art et de cinéma qui assurera la modération de la discussion entre nos intervenants puis avec vous qui êtes dans la salle. Avant de lui céder la parole, je vous précise que l'intégralité des échanges sera retranscrite et disponible sur le site institutionnel de la banque www.attijariwafabank.com Vous y trouverez aussi le Collector 2016 de toutes les conférences déjà organisées l'année dernière.

Merci à tous pour votre présence et je vous souhaite une bonne conférence.

M. Najib à vous la parole.



M. Abdelhak Najib

Journaliste, Écrivain, Critique d'art et de cinéma, Modérateur

Bonsoir à toutes et à tous.
C'est un plaisir de vous avoir parmi nous ce soir, pour assister à cette conférence, dédiée au cinéma marocain. Je remercie infiniment Mme Mouna Kably pour cette belle introduction qui fut très exhaustive. Elle a mis en avant d'une manière très subtile, l'évolution du cinéma marocain, durant ces dernières années. J'adresse également mes remerciements à la Fondation Attijariwafabank qui nous a reçus ce soir dans ce magnifique espace d'art Actua, pour débattre d'un sujet qui revêt une importance capitale, afin de promouvoir l'art dans une société marocaine en pleine mutation. Lors de cette rencontre, nous allons essayer d'accorder plus de temps aux échanges avec l'assistance. Évidemment, je donnerai la parole à mon ami Abdelhai Laraki, réalisateur et producteur de renom et à M. Mohamed Tozy, sociologue, politologue et chercheur connu par sa grande maîtrise de tous les aspects de notre société. Notre cinéma est récent, ayant à peine un demi-siècle d'existence accompagné de beaucoup de balbutiements. Mais, c'est au cours de ces dernières décennies que l'on a connu une vraie

révolution cinématographique, marquée par l'émergence d'une nouvelle vision, avec l'arrivée d'une nouvelle génération de cinéastes qui ont un regard plus critique sur la société.

En observant l'évolution mondiale du septième art, que ce soit en Europe, aux États-Unis ou encore au Japon, on conclut que les moyens financiers ne sont pas le seul vecteur pour produire un bon film, mais c'est surtout le savoir-faire, la maîtrise d'écriture et le talent.

À l'appui de ces différentes réflexions, nous essayerons de répondre aux multiples interrogations afin de comprendre à quel point, aujourd'hui, nos réalisateurs œuvrent dans une société en plein changement.

En effet, le Maroc des années 80 est différent de celui de l'année 2018. Notre pays a connu des mutations majeures, surtout avec l'arrivée du nouveau règne caractérisé par de nouvelles approches visant à donner un nouveau souffle au Maroc.

Alors comment a évolué le cinéma marocain au milieu de tous ces changements ? Est-ce que les réalisateurs de l'ancienne génération ont réussi à

briller dans le monde ? Citons, à titre d'exemple, M. Abdelkrim Derkaoui, M. Saâd Chraïbi, ou encore les cinéastes de la nouvelle génération qui ont eu la chance de vivre ailleurs et de retourner dans leurs pays riches d'une double culture, comme M. Nour-Eddine Lakhmari.

La combinaison de ces deux visions a-t-elle servi le cinéma marocain ? Y-a-t-il eu une projection de l'extérieur sur notre société que l'on n'arrive pas à maîtriser ?

Vu le nombre important de productions qui est passé de 5 à 25 films en l'espace d'une année, est-ce que notre cinéma a évolué qualitativement, ou juste quantitativement ? Est-ce que cette nouvelle génération de réalisateurs a apporté du renouveau au septième art ?

Il est triste de constater qu'un pays comme le Maroc qui comptait de sublimes salles de cinéma avec un cachet architectural unique, souffre aujourd'hui d'une désuétude et d'une fuite du public. Pourquoi les Marocains ont-ils déserté ces salles ? Cette problématique est révélatrice de beaucoup de défaillances et notamment l'impact désastreux du piratage sur le cinéma. Comment un pays comme le Maroc, où l'on a assisté au tournage des plus grandes productions

cinématographiques mondiales, n'a pas pu tirer profit de cette expertise étrangère pour former un véritable régiment de techniciens du cinéma marocain, tous corps de métier confondus ? Pourtant, l'on a compris l'importance et l'urgence de travailler l'image du royaume, en donnant la chance aux jeunes de créer leur propre vision cinématographique pour l'offrir au reste du monde. Je pense que j'ai mis en avant les jalons du débat de ce soir, pour tenter d'apporter une réponse à nos différentes questions. Quelle réalité pour le cinéma marocain ? Est-t-il capable de se développer face aux mutations sociales ? Souffre-t-il de pathologie, tel que la crise de l'écriture ? Et enfin, pourquoi le réalisateur marocain est à la fois scénariste, réalisateur, producteur et acteur ? Ne faut-il pas déléguer à d'autres personnes pour apporter de nouvelles idées qui enrichiront le cinéma marocain.

Sans trop tarder, je cède la parole à notre intervenant, M. Abdelhaï Laraki qui a une grande expérience, non seulement dans le monde du cinéma, mais aussi de la télévision, au Maroc comme à l'étranger, à travers ses nombreuses participations aux festivals internationaux.



M. Abdelhaï Laraki

Réalisateur

Bonsoir, à tous.

Je crois que vous avez mis le doigt sur tous les maux dont souffre le cinéma marocain, chose qui va nous permettre d'avancer dans le débat pour tenter d'y apporter des réponses.

Il est vrai que le Maroc a produit une vingtaine de films depuis 2010. Et cette production, nous la devons aux professionnels du septième art qui se sont battus pendant des années. Malheureusement, la baisse du nombre de salles de cinéma qui sont passées de 350 salles avec plus de 30 000 spectateurs, à moins de 2 000 spectateurs pour une trentaine de salles, est une vérité qui blesse. Mais contrairement à mon camarade Abdelhak Najib, je ne crois pas que le piratage est la raison principale de cette désuétude. Je fais partie des professionnels qui ne sont pas satisfaits de la situation actuelle, mais qui militent pour le piratage, parce qu'il constitue le seul moyen qui permet au film marocain d'être vu, face à l'absence de canaux de distribution performants.

Le public marocain est toujours fidèle à la production locale. Les trois premiers films au box-office sont toujours marocains, mais ils n'ont jamais dépassé les 100 000 spectateurs y compris mon film « Les ailes de l'amour » qui a été classé premier du box-office lors de sa sortie en 2013.

On ne peut pas parler d'industrie cinématographique face à l'absence du soutien de l'État et le coût élevé de la production qui dépasse les 5 millions de dirhams, et démotive les producteurs.

Je n'ai pas de réponses concrètes concernant la fuite du public. Peut-être est-ce dû au pouvoir d'achat faible ? Malgré cela, l'on remarque que dès l'ouverture d'une nouvelle salle de cinéma, le public marocain est toujours au rendez-vous pour voir les différents films qui reflètent leurs vécus. Comme disait Si Abdelhak : « aujourd'hui, l'on assiste à un accroissement de réalisateurs ». Mais, j'aimerais me focaliser sur mes réalisations

et précisément mon premier film qui a été tourné en 2000, dans une période d'évolution favorable du Maroc avec l'arrivée de Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

De là, mon film « Mona Saber » était le premier qui a abordé le sujet des années de plomb. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, suite à sa découverte de l'identité marocaine de son père, est venue le chercher au Maroc. C'est une quête du père

familial et symbolique. À la suite de mon film, plusieurs réalisateurs ont traité le même sujet, avec chacun une vision différente.

Je pense que les problèmes sociétaux ont suscité l'intérêt des cinéastes, qui ont produit plus de films pointant du doigt les vérités qui blessent les Marocains dans leur vie quotidienne et qui peuvent aider aux changements.

M. Abdelhak Najib

J'ai assisté à la genèse du film « Mona Saber » et effectivement, lors de cette période précise, on a pu remarquer une énorme production de films, comme « La chambre noire » de M. Hassan Benjelloun et « Les années de plomb » de M. Saâd Chraïbi, qui ont traité le sujet de l'emprisonnement et des disparitions forcées.

M. Abdelhaï Laraki a raison de souligner que le cinéma de cette période charnière, où l'on passe de l'ère Hassan II à l'ère Mohammed VI, avec tous les espoirs que les Marocains nourrissaient et nourrissent toujours, a su prendre la mesure des changements sociaux. Ce qui nous a permis d'assister à un florilège de traitements, selon les regards respectifs des réalisateurs sur la société.

Je me tourne à présent vers M. Mohamed Tozy, qui a travaillé sur les mutations sociales du Maroc durant toutes ces décennies et qui a un regard objectif, souvent sans compromis, sur ce qui se passe dans son pays. Comment est perçue l'attente de la transformation ? Parce qu'on a des rendez-vous avec l'histoire, mais parfois ce sont des rendez-vous manqués qui se répercutent sur la création de l'image à partir de l'imaginaire marocain.

Je cède la parole à M. Mohamed Tozy.

M. Abdelhaï Laraki

Si vous permettez, je voudrai brièvement ajouter quelques points sur mon film « Mona Saber », qui a traité aussi du fondamentalisme religieux. Le passage de cette jeune fille venue de France,

qui ignorait la présence des caméras devant la mosquée et la réaction des gens qui accomplissaient la prière, a permis de dévoiler le côté tolérant de notre religion et ce, d'une manière spontanée.



M. Mohamed Tozy

Sociologue et politologue, directeur de l'École de Gouvernance et d'Économie de Rabat

Je vous remercie de m'avoir invité à cette rencontre. Les propos tenus par Si Abdelhaq me rappellent exactement les termes des débats des années 80. Je peux même préciser que ces mêmes propos ont été tenus lors des rencontres des animateurs des ciné-clubs à Tanger autour de l'équipe des Cahiers du Cinéma et en présence de Nourredine Saïl et Saïd Chraïbi ainsi que toute l'équipe de la Fédération nationale des ciné clubs !

Les mêmes questions avaient été posées à l'époque autour de l'industrie du cinéma et les conditions de son émergence. D'autres questions avaient été posées, comme le rapport d'un pays musulman avec l'image. L'histoire a, par la suite, montré que c'était de fausses questions. Il suffit de voir ce que font aujourd'hui les Iraniens avec l'image et même les Marocains, pour en déduire que l'imaginaire des Musulmans n'est pas coupable de l'incapacité à créer.

Une autre question avait été posée à cette époque : le cinéma va-t-il changer la société ? Cela renvoie au rôle du cinéma engagé.

Il ne faut pas oublier que dans les années 70, l'on ne disposait que de 4 ou 5 œuvres comme « Wachma » de Hamid Bennani, pour discuter du changement social. De ce fait, étaient prématurées les questions comme : est-ce que le cinéma anticipe les changements de la société ? Est-ce qu'il les provoque ? Ou bien, s'agit-il d'un miroir de la société ?

En fait, toutes les réponses à ces questions sont justes. En revanche, le véritable changement réside dans l'existence d'espaces de liberté pour travailler. D'une part, les espaces sont plus grands et permettent de produire de façon beaucoup plus libre. Et en même temps, la structure de l'industrie cinématographique explique l'extrême dépendance du cinéma à l'égard des fonds publics pour son financement. La structure même de la Commission, sa dépendance à l'égard du gouvernement, l'origine des fonds qui sont publics, créent un cadre qui peut être propice ou non à la création cinématographique.

Comme l'a dit Abdelhaï, il est vital qu'il y ait, au-delà

de l'autocensure ou des objectifs commerciaux du réalisateur, un cadre structurel qui détermine le degré de liberté d'expression. Force est de constater que la structure même du modèle de financement rend difficile cette liberté d'expression. Bien entendu, plusieurs artistes ont réussi à créer des œuvres sous des systèmes dictatoriaux, voire même sous la contrainte. C'est le cas des Iraniens et ils réussissent même très bien en termes de choix esthétiques !

Mais quand nous posons cette condition importante relative à la liberté d'expression, il faut convoquer de façon forte, les conditions objectives de production de films.

Le deuxième ingrédient concerne la crise de la création qui a aussi, par le passé, été largement discutée. Il s'agit tout simplement d'une crise de l'écriture. Cela renvoie à la difficulté de narration, et surtout de la bonne narration. En effet, le succès d'un film repose d'abord sur la capacité à raconter une histoire, de manière simple et esthétique.

Il est vrai que le Maroc compte des scénaristes, mais pas en nombre suffisant et pas suffisamment spécialisés. Certes, ils sont plus nombreux que par le passé. Mais les réalisateurs sont encore souvent scénaristes par obligation.

A présent, concernant la production d'images au Maroc, nous avons le CNDH qui a élaboré un coffret de films qui font partie de la mémoire collective et de notre patrimoine culturel.

M. Abdelhak Najib

D'ailleurs, des cinéastes marocains ont profité de cette nouvelle manière de faire du cinéma pour produire des images plus sophistiquées et concurrencer la production étrangère. Il faut souligner que le cinéma marocain a pour ambition de produire une offre exportable et cette mutation pourrait contribuer à améliorer sa compétitivité. Il ne s'agit pas seulement de répondre à la demande d'un public marocain qui est certes friand de cette production nationale, mais aussi d'exporter son cinéma. Personnellement, j'ai toujours été convaincu que l'on fait de bons films parce que l'on sait les écrire et non parce qu'ils coûtent cher.

Mohamed Tozy a parlé du cinéma iranien. Je citerai l'exemple de Jaafar Panahi, un réalisateur qui n'arrive pas à sortir de chez lui, car il est en permanence sous surveillance policière, mais qui arrive à réaliser un film sublime « Taxi Téhéran » avec un budget de 8 000 dollars. Il a réussi à surmonter toutes les complications narratives en tournant le film dans un taxi !

Par rapport à d'autres pays arabo-musulmans, le Maroc est aujourd'hui correctement positionné en termes de production d'images. Et la diversité marocaine est extrêmement salutaire. Nous avons des réalisateurs ayant vécu dans divers pays et qui produisent un film au Maroc. La réception de ces images constitue l'indicateur clé. Certes, il n'y a pas d'enquête dans ce domaine, mais d'après les déclarations des cinéastes, les Marocains acceptent de plus en plus leurs images, que ce soit au cinéma ou à la télévision. Les images produites par les cinéastes marocains sur le Maroc commencent à concurrencer les images produites par les étrangers. Ce qui constitue une avancée réelle.

L'autre aspect qui est à mon sens important a trait au modèle économique. Il est vrai que la fermeture de salles de cinéma est regrettable et douloureuse pour les plus nostalgiques d'entre nous. Un cinéphile ne peut pas regarder un film en dehors d'une salle de cinéma. Cette situation est regrettable, elle confirme la force de la loi du marché, de la rentabilité des investissements et de la spéculation immobilière. Il faut rappeler que le cri d'alarme avait déjà été lancé en 1980. Mais le nouveau modèle économique qui s'impose actuellement, que ce soit sur le plan technique ou le modèle Netflix, est en train de menacer le modèle économique du cinéma classique, de façon sérieuse et pas uniquement au Maroc.

Passons à présent à Hollywood, je citerai l'exemple d'un grand réalisateur, Jim Jarmusch, qui produit le film « Paterson » avec un budget de 2 millions de dollars. On est loin des grandes productions de Martin Scorsese, Ridley Scott... qui coûtent 500 millions de dollars au minimum. Pour autant, Jarmusch a produit un film d'une extrême poésie parce qu'il est un grand auteur.

Cela nous ramène au problème de la crise de l'écriture au Maroc qu'évoquait Mohamed Tozy car nous n'avons pas de cursus de formation de scénaristes. Alors que Hollywood en compte 5000 ! Pourtant le Maroc a des écrivains qui ont un imaginaire, nous avons une histoire et une culture riches et inspirantes. On peut se poser la question : pourquoi les cinéastes marocains ne font pas appel aux auteurs marocains ?

M. Abdelhaï Laraqui

Mon dernier film a été une adaptation d'un bestseller marocain « Morceaux de choix », un roman de Mohamed Nedali. C'est un film, me semble-t-il, qui ne serait jamais sorti en salle aujourd'hui. Il a été tourné en 2012, sorti en 2013, mais il a été classé premier au box-office. Il a été présenté au Festival méditerranéen de Montpellier. Je partage avec vous ma propre expérience en citant des exemples très particuliers. L'objectif est de comprendre notre cinéma et comment il interroge notre société.

Ce film interroge la montée du désir et de l'érotisme. Le directeur du festival, en présentant mon film, a dit au public : « à partir de ce film, vous ne mangerez plus la tomate de la même manière ». Effectivement, le film comprend une scène érotique que l'on ne verrait pas aujourd'hui à l'écran, qui a nécessité un tournage d'une journée et un mois de travail avec les acteurs pour qu'ils puissent assimiler leur relation. La scène

était presque une chorégraphie. À sa sortie, le film a drainé 120 000 spectateurs soit 10 % des entrées au Maroc. Lors de ma tournée au Maroc, à chaque étape, la salle était comble. La première scène du film que j'appelle « la scène primitive » se déroule au hammam. Lors de la discussion avec le public, j'ai demandé à un participant si cette scène était choquante. Il a commencé par évoquer les valeurs conservatrices de la société marocaine... mais à la question directe que je lui ai posée, il a avoué avoir trouvé la scène belle et esthétique,... Puis toute la salle a acquiescé. Il fallait les sortir de ce « Nous » pour arriver à faire passer des images de ce style.

Face à la propagation de messages tels que l'art propre ou l'inutilité de la philosophie, on se doit, nous cinéastes, de mettre le doigt sur tous ces aspects qui dérangent et sur toutes les formes d'injustices aussi.

M. Abdelhak Najib

On profite de la présence d'Ahmed Boulane pour développer ces analyses. On ne présente plus Ahmed Boulane, qui est maroco-irlandais, et qui a réalisé des films extrêmement audacieux et controversés. Parmi ses films les plus réussis, « Ali, Rabia et les autres » et « Voyage dans le passé » d'une grande beauté ainsi que « Les anges de Satan », « Le retour du fils », et une production maroco-espagnole « La isla » vendu à la Chine et à la Turquie...

Il faut préciser qu'Ahmed Boulane a une grande expérience grâce à sa collaboration avec de nombreuses productions étrangères au Maroc. Il a travaillé en tant qu'acteur avec de grands noms du cinéma mondial comme Ben Kingsley ou Tommy Lee Jones. Il a également travaillé en Italie où il a vécu et côtoyé de nombreux réalisateurs. C'est un cinéaste cosmopolite qui a un regard multiple sur le cinéma. Il est intéressant d'avoir sa perception du cinéma au Maroc. Merci Ahmed.



M. Ahmed Boulane

Cinéaste

Merci beaucoup Abdelhak. C'est toi qui m'a révélé au public lors de la sortie de mon long métrage « Ali, Rabiaa et les autres » qui avait été censuré et enlevé des salles. Abdelhak Najib avait alors publié un article de 5 pages et m'avait consacré la couverture de son magazine.

Le cinéma a été cité tout à l'heure, je tiens à préciser que l'Iran a développé une très grande industrie du cinéma. J'ai eu l'occasion de m'y rendre à 2 reprises lors de festivals de film, en tant que membre et en tant que président de jury. J'ai eu l'opportunité de constater que leur industrie est suffisamment importante. Ils ont investi 30 millions de dollars dans un film consacré à la vie du prophète Mohammed. L'Iran dispose de magnifiques studios, et réalise de grands films de guerre car la vie des Iraniens est marquée par la guerre ! Ils réalisent des films sur tous les prophètes et avec beaucoup de liberté parce que les Iraniens n'ont pas peur de l'image.

Pour revenir à ta réflexion, j'attire votre attention qu'il y a aussi des Américains qui réalisent des

films avec des petits budgets de 25000 dollars. Donc à mon sens, faire un film avec beaucoup ou peu d'argent, est secondaire. La véritable question est : comment va-t-il être promu ? Les fonds mis dans la publicité qui sont déterminants, dépassent parfois les budgets du film. C'est le cas du film « The artist » qui a été présenté aux Oscars.

Pour en revenir au Maroc, nos films sont réalisés avec un budget variant entre 3 et 5 millions de dirhams. Mon dernier film a été réalisé à 1 million de dirhams. Le film de Nabil Ayouch « Whatever Lola wants » a nécessité un budget de 8 millions de dirhams. En revanche, son dernier film « Razzia » a nécessité 3 millions de dollars. Pour faire un cinéma conforme aux normes internationales qui peut s'exporter, il faut avoir une équipe de techniciens qualifiés et respecter les process et les délais de tournage. Mais là aussi, il n'y a pas de règles. Par exemple, Martin Scorsese a réalisé l'un de ses meilleurs films « Mean Streets », en 2 semaines de tournage !

M. Abdelhak Najib

Effectivement, mais Scorsese l'a réalisé en 1971. C'était une autre époque marquée par une autre approche du cinéma.

M. Ahmed Boulane

J'ai cité ces exemples justes pour montrer qu'il est difficile de cataloguer les productions artistiques, selon les pays ou selon les budgets investis. Au Maroc, nous assistons à un retour de la censure depuis 2011. L'on m'a vivement conseillé

d'introduire un peu de comédie et d'alléger les aspects politiques dans mes films si je veux bénéficier du fonds d'aide. J'ai été obligé de le faire pour sauver ma production.

M. Abdelhak Najib

Ce que tu nous révèles là est très important. Mohamed Tozy avait soulevé tout à l'heure la question de la liberté d'expression. Et là, Ahmed Boulane nous révèle un fait extrêmement grave puisqu'il lui a été demandé de s'éloigner de la politique dans ses films en faveur de la comédie pour accéder au fonds de financement public. Alors, dans un pays où le cinéma ne tient que par l'existence de ce fonds d'aide, comment protéger cette liberté d'expression ?

Soyons francs, Abdelhaï Laraqui, es-tu en mesure aujourd'hui de produire un film en te passant du fonds d'aide ? Comment un cinéaste peut-il être libre, indépendant et répondre aux exigences du gouvernement qui veille au respect de toutes les lignes rouges à travers sa Commission ? Il vous est demandé de vous éloigner de la politique et de vous tourner vers la comédie. Mais là aussi jusqu'à quel degré, une comédie est-elle considérée comme politiquement correcte ?

M. Abdelhaï Laraqui

Je voudrais déjà répondre à deux questions importantes. D'abord, il est très difficile de parler d'un budget de film au Maroc parce qu'il n'y a pas une culture cinématographique. Quand j'étais étudiant en France, j'avais tourné un film avec moins de 500 francs. Cela a été possible parce qu'autour de moi, j'avais des personnes qui ont cru dans ce projet et qui se sont investis dans ce film.

Tu as évoqué tout à l'heure Jim Jarmush, il suffit qu'il lève la main, et les meilleurs techniciens américains viennent travailler avec lui par plaisir car c'est un honneur de travailler dans son équipe. Jarmush a un nom reconnu et face à lui, les gens ont une culture cinématographique.

Dans le monde entier, les techniciens consentent à travailler bénévolement quand il s'agit d'un court métrage. Au Maroc, ce n'est pas possible et cela est normal car les techniciens vivent du cinéma. De plus, ils n'ont pas une culture cinématographique poussée. Nos techniciens sont davantage formés sur le plan technique et quand vous les sollicitez, ils demandent un salaire et cela est bien normal. Il est donc difficile de comparer les budgets d'un film produit au Maroc ou à l'étranger.

Par ailleurs, il est vrai que nous sommes confrontés à la censure. Mais c'est vrai aussi que, de tout temps, quand nous sommes face au mur, il faut savoir baisser pour contourner l'obstacle. J'ai

réalisé une série TV qui s'appelle « Maqtoûe men chajra », une adaptation très libre de « Sans famille ». Elle a été la série la plus regardée au Maroc et pour la première fois, le taux d'audience a dépassé celui des séries turques puisqu'elle

a drainé 7,5 millions de téléspectateurs. Dans cette série, j'ai posé clairement les questions relatives aux problèmes d'héritage et notamment de la femme. Il est légitime de poser ce type de question avec l'argent public !

M. Abdelhak Najib

Je voudrais prendre l'avis de Mohamed Tozy sur cette notion de liberté d'expression qui permettrait de traiter de sujets profonds et de problématiques de notre société, et même en dépassant les lignes rouges. Peut-on aujourd'hui traiter ces problèmes sociologiques, culturels et politiques avec une marge de liberté plus grande ?

M. Mohamed Tozy

Si l'on compare le cinéma et la littérature classique marocaine et quand on lit des romanciers comme Mohamed Zafzaf ou comme Driss El Khoury ou encore Youssef Fadel, l'on constate que l'écriture donne la possibilité d'aller très loin et de casser même certains tabous.

Au cinéma, nous avons aussi certaines scènes qui vont dans ce sens. Mais quand je parlais de liberté, j'évoquais l'ère du temps. Celui-ci change selon les rapports de force politiques, sociaux... Il ne faut pas oublier que notre société est globalement conservatrice. Et en cela, elle se refuse à se voir telle qu'elle est véritablement. La nouveauté de ces dernières années réside dans le fait que ce conservatisme est porté comme un projet politique par des partis politiques. Et cela est le résultat paradoxal d'un processus de crédibilisation des élections ! En effet, ce lien entre le projet politique d'un ou des partis et les attentes des électeurs s'explique par ce processus de crédibilisation des élections. C'est une des conséquences paradoxales de la libéralisation. Mais, au-delà de l'air du temps, de la question du financement public et des exigences que peut avoir le donneur d'ordre, il reste le génie du créateur. Mais pour être subversif par l'image, il faut en maîtriser les règles et les techniques. Il est possible d'être subversif par la suggestion et pas uniquement en étant dans la confrontation directe.

Dans un travail effectué par Léo Strauss, historien

des idées, publié sous le titre « Ecrire sous la contrainte », il montre que les niveaux d'écriture et de création peuvent mettre en panne la censure. Le génie des créateurs est justement de pousser leur créativité à son maximum face à une censure de plus en plus implacable.

Au-delà du cinéma, le Maroc est en prise avec des rapports de forces sociaux qui sont en majorité conservateurs. De plus, ceux-ci sont confirmés et consolidés par les rapports de force politiques. Nous sommes donc dans une société qui se « puritanise » et paradoxalement, parce qu'elle est de plus en plus scolarisée. Le puritanisme passe par l'école, par la classe moyenne, vivant en milieu urbain. La liberté de penser et d'entreprendre est plutôt un trait dominant en milieu rural.

Je cite une phrase liberticide reprise par la Constitution qui est : « le respect des fondamentaux ou des constantes du Royaume ». En réalité, personne ne sait ce que sont exactement les fondamentaux du royaume. Et toute personne, qui veut anticiper ou qui est dans la frilosité politique, peut donner une interprétation très conjoncturelle et arbitraire de cette notion de fondamentaux du royaume. Ainsi, l'on s'est mis, de façon consciente, concertée et quasi-unanime, une véritable chape de plomb. Celle-ci structure notre imaginaire dans un sens restrictif, qui donne un droit de regard à des censeurs potentiels, qu'ils soient religieux ou non.

M. Abdelhak Najib

À la lumière de cette chape de plomb que l'on crée pour provoquer des automatismes au sein de la société, comment toutes les formes d'expression artistiques peuvent-elles échapper aujourd'hui à la censure ? D'autant que par le passé, il y avait sans doute un souffle de liberté beaucoup plus important.

M. Mohamed Tozy

Moi je dirai : « que Dieu préserve Youtube ! » Les images que produisent les Marocains sur les Marocains et qui sont disponibles sur Youtube, ne sont peut-être pas au point sur le plan technique et artistique, mais elles sont désopilantes au niveau

des messages et de leur liberté d'expression. Nous sommes parmi les pays qui utilisons le plus cet outil pour véhiculer certains messages qui pourraient surprendre notre côté puritain.

M. Abdelhaï Laraqui

Pour abonder dans ce sens, quand on lit tous les écrits diffusés suite au décès des deux jeunes filles après une explosion dans une boîte de nuit à Istanbul ; ou quand l'on sait qu'une femme adultère peut être arrêtée et emprisonnée, l'on peut en déduire que la situation est inquiétante. Pour répondre à la question de mon ami Abdelhak, nous arrivons à contourner cette censure, j'ai essayé d'y réfléchir avec le recul. Dans mes

trois derniers films, j'ai montré des couples exemplaires et aucun d'entre eux n'était marié. Paradoxalement, 80 % des spectateurs se sont identifiés à ces personnages. Alors, sans doute, le cinéma n'arrivera pas à changer notre société, mais il tente d'amener le spectateur à se poser des questions à travers des personnages dans lesquels il peut s'identifier ou se retrouver.

M. Abdelhak Najib

Je donne la parole à Ahmed Boulane pour réagir à la question relative à la censure car il a sans doute plus de mal à faire passer ses créations. Nous lancerons ensuite la séance des questions/réponses avec la salle car je suppose que les invités ont des témoignages et beaucoup de questions à poser.

M. Ahmed Boulane

J'ai travaillé avec les Américains et je gagnais de l'argent tout en étant libre. Et lorsque j'ai réalisé mes deux premiers films, j'étais également libre parce que je suis issu d'un cinéma libre. Mais avec l'âge et le temps qui passe, je tends à devenir plus conventionnel !

Mon prochain film sur l'affaire de Kser Lekbir, a été présenté et refusé par la commission. Mais je vais le représenter à nouveau en espérant arracher cette liberté d'expression. La liberté d'expression est une lutte permanente.

M. Abdelhak Najib

Dans la salle, nous avons des gens du cinéma, du théâtre. À vous la parole.

Séance de questions / réponses

Question de Malak Étudiante en Sciences Po en France

Merci pour cette rencontre mais quelque chose m'a dérangée dans le discours global : vous avez présenté le financement public du cinéma au Maroc comme une exception ; alors que c'est le cas de beaucoup de pays. Et vous avez évoqué la censure ou le puritanisme de la société comme une chape de plomb qui pèse sur les têtes des réalisateurs.

Moi je me demande si ce ne sont pas juste des contraintes créatives car un pays comme l'Iran recourt à la censure et même plus, pourtant les films iraniens font appel à une imagination plus libre et s'appuient sur un travail d'écriture profond.

Est-ce que ce n'est pas l'absence d'une école de cinéma marocaine qui soit identifiable et force de proposition, surtout au niveau esthétique qui est à l'origine de nos faiblesses ? Ce ne sont pas tant les histoires qui manquent, mais la manière de les raconter qui est défaillante.

Enfin, comment peut-on dire que le cinéma marocain est le miroir de la société sans qu'il ne soit véritablement visible ? J'évoque ici le problème de la rareté des salles de cinéma et de soutien à la distribution. Dans les pays occidentaux, il y a des aides publiques pour les petites salles. Ne faut-il pas contourner le problème des salles de cinéma par une distribution digitale ?

Enfin, il faut mesurer un succès d'audience pour évaluer l'émergence de talents marocains.



Question de Mme. Hafsa Bekri Lamrani, Poétesse

Nous avons parlé de censure et de liberté, quel est le moyen de travailler le cinéma dans un pays qui a une histoire aussi profonde?...même le premier homme est apparemment marocain. Comment peut-on travailler cette histoire riche pour parler d'aujourd'hui ?

J'ai été invité en 2002 au Nord de l'Angleterre, là où il y a 2000 ans, vivaient des Marocains sur le mur d'Adrien. Ce mur d'Adrien se résumait à quelques bouts de pierre, comparé à Volubilis, ce n'était pas grand chose. Mais le travail qui est fait autour de ce mur d'Adrien et de la présence des Marocains en Angleterre est profond. Alors que nous avons 12 siècles d'histoire qui peuvent être un vivier de thèmes dans lesquels nous pouvons nous retrouver aujourd'hui pour nous libérer de cette censure. Travailler sur l'histoire pour se libérer et non pour se réfugier dans le passé.



Question de M. Abdellah Cheikh

Je remercie la Fondation Attijariwafa bank d'avoir initié cette plateforme interactive, tout en souhaitant qu'elle assure la durabilité de ce cycle pour repenser les problématiques d'autres disciplines artistiques, comme le théâtre et la philosophie notamment.

La crise de la création est un constat dans une société tournée vers le spectacle. Comment instaurer les assises de la culture cinématographique dans un contexte pédagogique ? Quelle est la place du cinéma documentaire dans le paysage marocain, ses contraintes, ses enjeux, d'autant qu'il y a une demande d'information crédible, fiable, relative aux vraies questions de notre culture ?

Enfin, le corpus thématique de la filmographie marocaine est dominée par les thèmes sociopolitiques. Rares sont les films axés sur la vie des artistes marocains, à l'image de Chaaïbia. À quand des films sur la vie de nos artistes ?



M. Abdelhak Najib

Les choses sont en train de bouger dans ce sens ; d'autres films biographiques sortiront dans les années à venir. Je donne la parole à nos intervenants pour répondre à cette première série de questions.

Réponse de M. Abdelhaï Laraqui

Je vais répondre assez rapidement et laisser la parole à mes deux amis. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne peux vous parler que de mon cinéma. Selon mon expérience, je reviens à mon film « Loves in the médina » où j'ai voulu filmer la montée du désir amoureux ; et les spectateurs s'y sont identifiés. Le film a eu beaucoup de succès et a participé à plusieurs festivals. D'après mes échanges avec les spectateurs, le film n'a pas été perçu comme un film osé ou impudique. Lors de la censure du film de Nabil Ayouch,

les journalistes ont listé les films ayant subi le même sort et pas un critique n'a cité « Loves in the médina ». Je me suis posé la question. Selon Marguerite Duras, « un corps nu ne vit que s'il revêt un sens », autrement dit, s'il raconte une histoire. Pour ne pas choquer, le nu ne doit pas être gratuit.

Il est toujours possible de détourner la censure et un nu ne l'est vraiment que s'il revêt un sens, s'il raconte une histoire et si cela est justifié.

Réponse de M. Ahmed Boulane

Pour répondre à la jeune fille sur la question de l'esthétique dans le cinéma marocain, merci de préciser votre question car je souhaiterai vous

répondre. Quand vous parlez d'esthétique, pensez-vous à l'art ou au design utilisé dans le cinéma ?

Question de l'étudiante de Sciences Po

L'esthétique porte sur le propre du langage cinématographique, les mouvements de la caméra, la mise en scène en elle-même et la structure du scénario. Les Iraniens ou les Chinois ont plusieurs écoles qui perfectionnent ces techniques, alors que la censure est plus féroce dans ces pays. Et toutes leurs écoles de cinéma vont dans le sens du détournement de la censure. En définitive, ils utilisent cette censure institutionnelle comme une contrainte créative. Qu'en est-il chez nous ?



Réponse de M. Ahmed Boulane

Je vais vous répondre sur deux aspects. Le scénario est souvent tiré d'un roman ou d'un fait divers et est écrit par une personne qui maîtrise l'art de raconter des histoires en images. Un contrat de travail lie le producteur qui a pour mission de développer ce scénario, achète les droits de l'œuvre à adapter et s'adresse à un réalisateur pour réaliser le film.

Or, au Maroc, nous n'avons pas ce type de contrat tripartite. En revanche, cela existe en Égypte et d'autres pays avancés dans ce domaine. Au Maroc, le cinéma est fait de manière artisanale, on apprend sur le tas à faire tout. Après tout, pourquoi pas ? Ridley Scott est à la fois producteur, réalisateur, scénariste. De même, Woody Allen est acteur, producteur, scénariste. Cela peut être un choix délibéré.

Mais si l'on parle de l'esthétique telle que je la conçois. J'ai grandi sur les plateaux de télévision au sein de la troupe nationale de théâtre en

commençant à l'âge de 16 ans dans ce métier. Par la suite, j'ai travaillé dans le cinéma italien dans lequel j'ai beaucoup appris sur l'esthétique. Encore à ce jour, le cinéma marocain ne compte pas un seul créateur de costumes ou un bon « production designer » ni un directeur artistique. Il faut reconnaître que même le cinéma français ignore ce qu'est un « production designer ». Ce dernier gère le budget de l'esthétique du film et puise dans sa créativité de par sa formation qui touche à la scénographie et à l'architecture. C'est le « production designer » qui donne le ton du film.

Le Maroc reste très pauvre dans ces métiers-là. À ce jour, nous n'avons pas plus de 5 chefs opérateurs et qui ne sont pas suffisamment expérimentés. De plus, pour qu'un réalisateur travaille avec un chef opérateur, ils doivent partager la même culture.

M. Abdelhak Najib

Nous avons déjà évoqué le problème de la maîtrise de l'écriture avec Mohamed Tozy. Son importance est certaine si l'on veut faire de bons films. Orson Welles a voulu adapter « le Procès » de Kafka qui est un livre inadaptable au cinéma, et pourtant il a réussi à le faire. Par ailleurs, au-delà des métiers du cinéma, il y a une culture cinématographique commune à cultiver chez nous.

M. Abdelhaï Laraki

Je voudrais apporter une précision. On nous parle souvent du cinéma iranien, chinois ou coréen. Pour être clair, il faut savoir que le cinéma iranien produit plus de 100 films, et on en verra deux. Et nous avons l'impression que ces 2 réalisateurs représentent le cinéma iranien. Au festival du Caire, j'ai entendu souvent dire que le Maroc avait un grand cinéma, alors qu'il ne voyait le travail que d'un seul réalisateur. Nu n'est prophète dans son pays.

En Algérie, j'ai participé à un festival tout comme au Burkina Faso, et tout le monde parlait du cinéma marocain en termes élogieux car, aujourd'hui,

il n'y a pas un seul festival au monde où les réalisateurs marocains ne sont pas représentés. Idem en Tunisie, les professionnels du cinéma qualifient le cinéma marocain de dynamique et créatif au regard des prix que nous remportons chaque année. Donc arrêtons de critiquer et reconnaissons les avancées effectuées ces dernières années.

À Hollywood, sont produits 500 films dont seulement 5 ou 6 sortiront du lot. Si le Maroc produit 20 films dont 5 représentent le pays dans des festivals internationaux, nous n'avons pas à en rougir.

M. Mohamed Tozy

Je voudrais revenir sur cette notion de crise du cinéma. Lorsqu'on revient sur les 30 dernières années, l'on ne peut pas parler de crise, mais en revanche, il y a des problèmes. Des problèmes liés aux changements structurels dans le monde et dans le métier, l'absence d'un marché et d'un public qui rendrait le cinéma marocain solvable, rentable et l'industrie pérenne. On peut aussi se poser la question du rapport entre création cinématographique et liberté. Tout comme on peut poser les questions suivantes : est-il un miroir de la société ? Ou peut-il changer la société ? Je précise que le cinéma est une création complètement subjective du cinéaste, même s'il est engagé, progressiste, moderniste. Nous avons également un cinéma conservateur, misogyne. De ce fait, toutes les tendances et sensibilités ont leur place. Mais l'on peut regretter que dans les arbitrages actuels, le rapport de force entre

un point de vue conservateur de la société et un point de vue plus ouvert, penche pour le premier. Nous avons un cinéma en décalage relatif à ce rapport de force dominant largement conservateur. L'autre question très importante qui a été soulevée tout à l'heure, est relative au documentaire. A mon sens, le documentaire se porte bien au Maroc. Nous avons du très bon documentaire. D'autant plus que dans le domaine des sciences sociales, nous avons tendance à privilégier les sciences sociales par l'image. Nous avons quelques anthropologues qui produisent des images sur par exemple le pastoralisme, sur les caravanes... c'est un type d'écriture des sciences sociales. Cela nécessite un travail de recherche spécifique et pointu. Le documentaire du point de vue du cinématographique a à une période jouer le rôle de substitut en période de censure.

Question de M. Nourredine Skalli Acteur marocain

J'ai eu le bonheur de jouer dans le film « Chaaïbia et la paysanne des arts ». Je suis modérateur de la Taverne philosophique et je suis convaincu que sans la culture rien n'est possible.

Ma question est simple : le cinéma est le septième art mais pour susciter l'envie de voir le grand écran, pourquoi n'avons-nous pas beaucoup de lieux dédiés et pourquoi est-ce que le cursus scolaire de nos enfants ne prévoit pas un module de sensibilisation au cinéma et au théâtre ?



Question de M. Mustapha Afiri Scénographe

J'ai travaillé dans le cinéma pendant 30 ans en parallèle avec les arts plastiques. Je voudrais rendre hommage aux réalisateurs pionniers que vous n'avez pas cités comme Mohamed Ousfour, Mustapha Derkaoui, Mohamed Afifi, Feu Mohamed Reguab et bien d'autres. Dans les années 70, ces pionniers produisaient un film en 3 ans, contre 20 films en une année de nos jours.

Par ailleurs, je rends hommage à la culture cinématographique véhiculée par les ciné-clubs des années 70 qui opéraient dans les salles de cinéma et les maisons de jeunes. Nous avons vu des réalisateurs qui sont sortis des ciné-clubs. Je veux rendre hommage aussi aux techniciens alors qu'aucun festival marocain ne prévoit un prix en leur faveur. Nous avons une pépinière dans les années 80 et 90 grâce aux studios de Ouarzazate. Toute la ville compte des techniciens munis de cartes professionnelles, sans oublier les chefs opérateurs.



M. Abdelhak Najib

Dans l'esprit de ce que tu viens de dire, je donne la parole à un jeune réalisateur Ayoub qui vient de projeter aujourd'hui, en comité restreint, son premier long métrage inspiré du « Malentendu » d'Albert Camus.

Le cinéma est produit essentiellement par l'État grâce au fonds d'aide et l'expose donc à la censure. Mais cela nous pousse aussi à nous poser la question suivante : où sont les investisseurs privés pour financer les films ? Cela renvoie à la question de rentabilité du cinéma marocain.

Témoignage de Ayoub Jeune cinéaste

Je reviens au titre de la conférence à savoir le cinéma et la société. Ce sont deux questions importantes.

Mais effectivement, la question du financement est importante pour le cinéma et met la liberté d'expression en équation. En revanche, le théâtre offre cette liberté car, par définition, il jouit d'un rayonnement secret. Dans le cinéma, l'ampleur de l'image pèse sur sa liberté.

Par rapport au thème de la conférence, deux aspects ont déjà été soulevés : la question du patrimoine culturel renvoie à la Halqa et son espace visuel circulaire. Concernant l'esthétique, on peut se demander comment un cinéaste marocain qui est, lui-même, issu de l'oralité, arrive à transcender le scénario et axe ses efforts sur les dialogues et le dialogue devient corps.

Dans notre société fortement imprégnée par l'oralité et ayant un rapport compliqué à l'image, comment le cinéma peut-il exister et évoluer ?

Concernant la question de la liberté d'expression, elle ne renvoie pas au choix de la thématique car notre cinéma est basé sur des fictions documentaires, autrement dit, des documents en images sur des faits sociaux. Aujourd'hui, j'ai fait le choix de lancer une expérience d'autoproduction. Cela est très difficile car je ne suis pas producteur et autoproduire du Camus sans fonds d'aide, ce n'est pas gagné.



Question de M. Mohamed Kouhen Chirurgien

Si nos intellectuels cherchent à détourner la censure, cela veut dire qu'ils l'acceptent en quelque sorte. Or, le rôle de l'intellectuel et de l'artiste n'est-il pas de tirer la société vers le haut en dénonçant plutôt qu'en contournant la censure ?

Question d'un participant

Peut-on être un bon sociologue et un bon cinéaste si l'on n'est pas un homme cultivé ?



M. Abdelhak Najib

Les frères Cohen quand ils ont projeté leur film « Barton Fink » dans les années 90, la même question leur avait été posée car ce sont des gens qui font du cinéma de haut niveau, mais n'en parlent pas très bien. Dans un pays comme les États-Unis, est-il possible de faire de bons films sans une culture générale solide ? Ils ont répondu : nous n'avons pas la prétention d'imposer notre point de vue, mais nous invitons les personnes les plus cultivées à voir nos films et à les interpréter. La culture doit impliquer toutes les parties prenantes, à commencer par l'éducation et l'école. C'est le cas de l'Iran, mais aussi de la Turquie qui produit des films massivement et chaque année la Turquie remporte un prix au festival de Cannes. La question que nous devons nous poser est la suivante : comment peut-on prétendre développer la culture et le cinéma dans un pays dominé par l'analphabétisme ? Je redonne la parole à la salle.

Participation de Mme. Wafaa Borkadi Présidente du festival internationale du film de l'étudiant

Je voudrais d'abord vous féliciter pour le choix du thème de cette conférence. C'est la première fois que j'assiste à une conférence dédiée au cinéma de cette facture. Nous devons sensibiliser les jeunes de tout âge et de toutes catégories sociales pour les sensibiliser au cinéma et à ses nombreux métiers. C'est également de la responsabilité des réalisateurs marocains qui jouissent d'une renommée nationale et internationale, de venir à la rencontre de ces jeunes. Si l'on veut construire le cinéma marocain de demain, nous devons le faire avec les jeunes.



M. Abdelhak Najib

Merci à tous. Je voudrais donner la parole à nos invités pour réagir à vos questions et remarques. Abdelhaï à toi la parole.

M. Abdelhaï Laraqui

Concernant la création et la censure, je voudrais donner un exemple concret que j'ai vécu. Concernant mon dernier film « Jnah Lahoua » adapté du roman « Morceaux de choix », au moment où j'ai décidé de l'adapter, j'ai déposé ma demande au fonds d'aide, sans décrire les scènes d'amour. Une fois le financement obtenu, j'ai réécrit le film tel que je voulais le réaliser. Mais aujourd'hui,

après la polémique autour de « Much love » de Nabil Ayouch, les membres de la commission ont compris la stratégie suivie par les réalisateurs pour décrocher le financement du fonds d'aide. Ils ont donc décidé de retenir de la dernière tranche si le film est différent du scénario déposé. C'est une censure en bonne et due forme.

M. Abdelhak Najib

Le cinéma s'appuie sur les contournements partout dans le monde et cela incite à faire preuve d'innovation, et à créer des œuvres qui font date, des œuvres universelles qui touchent tout le monde, quel que soit la culture et l'environnement.

M. Mohamed Tozy

Pour diffuser la culture cinématographique, il ne faut pas uniquement faire des films, il faut aussi en parler. La culture des ciné-clubs est à mon sens déterminante. Elle a permis à la jeunesse de l'époque de militer par la culture en débattant et en décortiquant les films sous tous leurs aspects, esthétique et technique. Cette pépinière a donné pas mal de cinéastes aujourd'hui reconnus sur la place.

Pour conclure, l'important est de faire des films et c'est de la quantité que l'on peut dégager de la qualité grâce à l'apprentissage permanent. Enfin, il faut apprendre à accepter la pluralité des subjectivités. Gardons en tête que le cinéma n'a pas pour mission de changer le monde, mais d'exprimer le désir et le point de vue d'un cinéaste. Après, il faut qu'il rencontre un public et qu'il devienne rentable.

M. Ahmed Boulane

Pour conclure je peux vous affirmer que nous sommes enviés par les pays du monde arabe et d'Afrique subsaharienne !

La rencontre en images







LA FONDATION Attijariwafa bank, UN ACTEUR CITOYEN AU SERVICE DU DÉBAT & L'ÉDITION, DE L'ÉDUCATION ET DE L'ART & LA CULTURE

La Fondation Attijariwafa bank déploie toute son énergie et son savoir-faire depuis plusieurs décennies, en soutenant trois domaines essentiels pour le développement de notre pays, à savoir le débat d'idées & l'édition, l'éducation, l'art et la culture.

Le pôle Édition & Débats a pour mission de promouvoir un débat constructif sur des problématiques économiques, sociales, sociétales, et culturelles. À travers son cycle de conférences « Échanger pour mieux comprendre », le pôle offre une plateforme ouverte aux opérateurs, acteurs de la société civile, étudiants et enseignants universitaires, afin de favoriser l'échange avec les experts marocains et étrangers. Par ailleurs, le pôle Édition & Débats apporte son soutien à la publication de livres et manuscrits, et assure la diffusion de travaux de recherche et de productions intellectuelles réalisés par les entités de la banque.

Le pôle Éducation apporte un appui à l'enseignement sur l'ensemble de sa chaîne de valeur, du préscolaire au supérieur, afin de contribuer à la réduction des taux d'abandon et d'échec scolaire. Le pôle initie ainsi de nombreuses actions structurantes dans ce domaine comme le programme d'appui au préscolaire en faveur du quartier de Sidi Moumen à Casablanca ; le soutien à l'amélioration de la qualité du primaire au niveau des établissements publics ; et le soutien aux élèves de classes préparatoires dans leur préparation aux concours d'accès aux grandes écoles, à travers les semaines de concentration et l'amélioration de la qualité

de vie dans les centres de classes préparatoires. Par ailleurs, le pôle Éducation a fait preuve d'innovation en créant, en partenariat avec Banco Santander, le master « Banque et Marchés Financiers » ainsi que le portail et la carte Jamiati.

Le pôle Éducation est également engagé en faveur de l'encouragement de l'esprit d'entrepreneuriat et l'accompagnement des jeunes promoteurs. Enfin, le soutien aux associations en faveur des populations démunies ou en situation précaire constitue un axe d'intervention majeur du pôle.

Le pôle Art & Culture est un acteur majeur dans la démocratisation de l'accès à la culture et à l'éducation artistique des jeunes. Depuis plusieurs années, le pôle apporte un soutien à la création artistique contemporaine et facilite l'intégration des jeunes talents dans le circuit artistique. De même, il accompagne les projets universitaires et associatifs visant l'épanouissement artistique en milieu scolaire et universitaire. Initiateur de plusieurs expositions monographiques ou collectives, le pôle Art & Culture contribue à la promotion des artistes africains et fait de l'art, un vecteur de rapprochement et d'échange interrégional. Il assure, enfin, la conservation et la valorisation du patrimoine artistique du groupe Attijariwafa bank.

Dans chacun de ses trois pôles, la Fondation Attijariwafa bank a développé une expertise qu'elle met au service de la communauté ou tissé des partenariats solides avec des associations de renom afin d'optimiser la portée de ses initiatives citoyennes.



التجاري وفا بنك
Attijariwafa bank

Croire en vous

attijariwafabank.com